

**Bernard Moninot**  
**Les méandres du temps**

Ma première exposition personnelle eut lieu en 1970 dans le prieuré de Vivoin dans la Sarthe, à l'initiative d'un jeune critique d'Art, Daniel Abadie, où durant un été mes premières peintures furent exposées, en annexe des expositions de deux artistes renommés : Olivier Debré et Jean Hélion. Dominique Bozo, à l'époque conservateur du Musée national d'Art moderne, m'envoya l'unique lettre que j'ai reçue pour me témoigner de son intérêt pour ces premières œuvres. (J'avais 21 ans.)

Après plusieurs visites à mon atelier, et sur son conseil, j'ai présenté mes œuvres, qui en quelques mois avaient considérablement évolué, à la sélection du Prix Fénéon en 1971. (Ce Prix, décerné chaque année, est donné par un jury très prestigieux.)

Ces *Vitrines* combinaient un travail pictural très objectif et réaliste confronté à des matériaux réels : le verre, les miroirs, etc... créant ainsi des dispositifs visuels où représentation et réalité entraient en questionnement.

Le jury ne fut pas cette année-là sensible à la nouveauté de ces œuvres, cependant j'eus la surprise inespérée de recevoir un mot de Louis Aragon qui me signalait son désaccord avec le choix du jury. Par timidité je n'ai pas donné suite à cette lettre immédiatement car j'appris peu après le décès d'Elsa Triolet, et ce n'est que bien plus tard que je l'ai contacté, un soir vers 21 heures, par téléphone. Rendez-vous fut pris pour le lendemain matin à son domicile, rue de Varenne, à 7 heures.

Complètement paniqué par la perspective de cette rencontre, je me mis à relire une bonne partie de la nuit quelques-uns de ses textes.

Ces révisions furent bien inutiles, car, ayant pris place face à lui dans son bureau où sur les murs tableaux, photos et documents retraçaient sa vie et une longue partie de l'histoire de l'Art du XX<sup>e</sup> siècle, il ne cessa durant toute cette journée inoubliable de parler ou de lire des textes qu'il venait d'écrire. Jusqu'à 21 heures. Il travaillait à *Théâtre/roman* et avait aussi en chantier la « Lettre ouverte à André Breton sur *Le regard du sourd* » que lui avait inspiré l'extraordinaire spectacle de Bob Wilson. (Pièce de théâtre que j'ai vue par la suite, et qui fut pour moi aussi un événement considérable, au moment où dans ma peinture j'élaborais des liens de sens possible entre les choses silencieuses...)

Dès 1967, pendant mes études aux Beaux Arts, je m'intéressais de très près à l'œuvre de Marcel Duchamp, et l'une des rares questions que je lui ai posées concernait cet artiste. Il me fit le récit des circonstances de la première nuit qu'il avait partagée avec Elsa, chez elle, où tard dans la nuit un visiteur frappa à la porte de la chambre des amants qui resta close.

Ce visiteur nocturne c'était Marcel ! « Le Marchand du sel » qu'Elsa quitta cette nuit pour Louis...

Je me souviens encore de sa voix soudainement sévère, lorsque je lui ai relaté le projet que j'avais eu, à l'époque de ma première exposition, de demander à Elsa Triolet de préfacier mon premier catalogue, (car elle l'avait fait peu avant pour présenter le premier recueil d'un jeune poète : Dominique Tron.) « Ne refais jamais ça, lorsque tu as le désir de rencontrer qui que ce soit fais le, si tu penses que c'est important pour ton travail ! » Puis il me rendit visite à mon atelier du Plessis-Robinson où je lui ai montré mes tableaux en cours ; les *Vitrines* et des dessins à l'encre de chine sur papier qu'il m'emprunta afin de les montrer à différentes personnes.

Il avait choisi l'un de ces dessins comme illustration dans les *Œuvres croisées* : c'était un lit défait, en remplacement d'une aquarelle d'E. Delacroix, commentant dans l'ouvrage les raisons de ce choix.

Cette publication s'accompagnait d'une proposition d'exposition dans l'Espace Cardin. Le couturier venait de l'ouvrir et s'était décidé à organiser cette première exposition parisienne.

J'ai demandé que me soient accordés quelques jours de réflexion, et ma décision fut finalement négative, car j'estimais que le contexte, trop identifié à l'univers de la mode, n'était pas le lieu où je voulais situer mon travail.

Il ne fut pas du tout froissé par l'insolence de mon refus, au contraire. Dans les mois qui suivirent je fis connaissance de ses amis proches : Jean Ristat et Antoine Vitez, puis Alain Jouffroy et Bernard Noël ; tous visitèrent mon atelier. Il faut se rappeler qu'Aragon après 1968 s'intéressa à toute une génération d'artistes et d'écrivains.

Il s'engagea avec passion pour faire connaître des œuvres qu'il avait repérées pour leur innovation : Gérard Titus Carmel, Christian Boltanski, etc. À la radio il fit dans une série d'émissions la lecture de textes de jeunes poètes remarquables comme Bernard Noël, Mathieu Benezet, Jean Ristat, **André Velter**, Alain Jouffroy, **Serge Sauterau** et d'autres. Peu d'écrivains de cette envergure et si peu de nos contemporains ont ce souci de flairer ce qui se trame dans les départs... Généreux et obstiné, Aragon insista pendant deux années consécutives pour que je me représente pour le Prix Fénéon que j'ai grâce à lui obtenu en 1973 en compagnie de Jean-Luc Parant pour la sculpture et de Jean-Marc Roberts pour la littérature (à cette occasion je rencontre André Masson, Étienne Martin et Roland Barthes).

C'est Lucien Durand qui organise à Paris ma première expo personnelle. Aragon attira au vernissage le critique d'Art Raoul Jean Moulin qui publia un important article dans *Les Lettres françaises* et Louis imposa en Une : « B. M. l'avenir du dessin ».

Mon travail commençait à s'imposer par la participation à quelques expositions collectives importantes et par la parution de textes critiques dans les revues *l'Art vivant* et *Art Press*.

En 1974 Bernard Ceysson qui dirigeait le Musée de Saint-Étienne organise la première exposition dans un musée et montre l'ensemble des dessins et des tableaux des *Vitrines*. C'est lui qui insista pour que je m'adresse à Aragon pour le texte de la préface. Je n'avais jamais imaginé lui demander d'écrire à propos de mon travail ; à ma grande stupéfaction il accepta bien que le délai soit réduit à cinq jours. J'eus à nouveau rendez-vous chez lui le matin très tôt ; il m'avait demandé de préparer toutes les photos des œuvres exposées. Il nota de nombreuses choses inscrites au dos des photographies, recueillies au cours de cette conversation où il me demanda de lui commenter chacune des œuvres dans les moindres détails.

Le texte qu'il fit se composait d'une huitaine de feuillets manuscrits d'une écriture serrée et claire, sans aucune rature. Le texte composé reçut une seule correction, transformant « voiture » en « bagnole ». Je l'ai revu ensuite de temps en temps pendant toutes ces années jusqu'à sa disparition.

Après sa mort Jean Ristat m'invita à revisiter l'appartement de la rue de Varenne où Aragon avait dans les dernières années de sa vie fait d'innombrables dessins sur papiers.

Il avait, avec grande invention et liberté graphique déployé d'étranges et émouvants tracés à même les murs de sa maison en différents endroits où, à l'aide de ces dessins et de multiples repentirs, il avait relié entre eux photos, documents, tableaux et objets mobiliers, toutes ces parcelles dans une sorte de cadastre ou de cartographie mentale.

Y passaient des chemins, des croisements et des bifurcations transitant d'une chose à une autre, parsemés de têtes, de textes et de personnages étranges empruntant à rebours les méandres du temps. Je conserve encore maintenant le souvenir vif de l'émotion suscitée par cette dernière visite dans ce lieu et la vision de ces formes inquiètes écrites, si proches de l'abîme.

**Bernard Moninot**